

Prologue

(Du côté de Nantes, 1943)

On connaît la célèbre phrase d'André Breton, dans *Nadja* : « Nantes : peut-être avec Paris la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine. »

C'est aussi essentiellement à Nantes et à Paris que, toute proportion gardée, m'arrivèrent les choses qui en valent le plus la peine.

Le 16 septembre 1943, à seize heures, René-Guy Cadou m'avait enfin donné le rendez-vous attendu depuis si longtemps, dans un café près de la place Royale. Or le même jour, et à la même heure, un terrible bombardement américain détruisit le centre de Nantes. Du café mentionné, il ne restait plus qu'un tas de pierres fumantes. J'espère que Cadou, qui ne méprisait pas les canulars, ne le savait pas à l'avance.

René-Guy Cadou n'avait alors que vingt-trois ans, mais il était un poète parrainé par deux aînés prestigieux : Max Jacob et Pierre Reverdy. L'école poétique dite de Rochefort (Rochefort-sur-Loire,

D'une berge à l'autre

village situé à vingt kilomètres au sud-ouest d'Angers), qui tenait en zone occupée (nous subissions depuis 1940 l'occupation allemande) la place que *Poésie* de Pierre Seghers avait imposée en zone sud, considérait René-Guy Cadou comme son plus beau fleuron.

Cadou avait publié son premier recueil de poèmes, *Les Brancardiers de l'aube*, en 1937. C'était donc, déjà, un poète d'avant-guerre. Il était l'ami d'un Nantais, lui aussi membre de l'École de Rochefort, Michel Manoll, par ailleurs libraire de livres d'occasion à l'angle de la place de Bretagne. J'ai connu plus tard Manoll à Paris, très beau poète, peut-être plus grand poète que Cadou, dont il fut le gourou, mais la jeunesse impérieuse de Cadou irradiait à tel point qu'elle assombrissait tous ses amis. A commencer par Jean Bouhier, l'animateur principal de l'École de Rochefort.

Puisque Jean Bouhier vivait à Rochefort-sur-Loire, j'enfourchai ma bicyclette et allai à sa rencontre en cette même année 1943. J'avais dix-neuf ans et absorbais avec gloutonnerie un nombre incroyable de volumes de poèmes. Rimbaud, Apollinaire, Cendrars, Péguy, Claudel, Paul Fort, Francis Jammes, Patrice de La Tour du Pin...

Arrivé à Rochefort, je me mis en quête de l'École. Les villageois interrogés ne connaissaient d'autre école que la communale. Et Jean Bouhier ? « M'sieu Bouhier, c'est la pharmacie. »

Pas très convaincu, j'entrai dans la pharmacie et y trouvai un monsieur assez grand et sec qui

D'une berge à l'autre

remplissait à la fois les fonctions de pharmacien, de poète et de maître d'école poétique. Était-il vraiment pharmacien, ou seulement le mari de la pharmacienne ? En tout cas, il m'entraîna très vite hors de la boutique et nous montâmes dans sa chambre de travail, tapissée de livres. J'étais ébloui. Jamais je n'avais vu autant de livres chez un particulier. Il me fit feuilleter les ouvrages de ses amis : Fombeure, Follain, Manoll, Bérumont, Rousselot et, bien entendu, René-Guy Cadou. Il me montra des éditions rares de Max Jacob, d'Eluard, que sais-je encore ! Pour la première fois je pénétrais dans un autre monde, si loin de mon adolescence de petit prolo solitaire. Je repartis à Nantes avec une provision de « plaquettes » et de « cahiers ». Je retrouve dans ma bibliothèque le manifeste un peu naïf et juvénile de l'École de Rochefort, publié en octobre 1941. Des feuillets jaunis sont insérés dans les pages, en regard de chaque poète. Des articles sur Rousselot, sur Bérumont, sur Béalu, découpés dans les journaux du temps, notamment *Comœdia*. C'est fou ce que la presse d'alors donnait comme place aux poètes !

Les « plaquettes » de l'École de Rochefort n'avaient que quatre feuillets sur mauvais papier de guerre. Mais quel émerveillement lorsque je les recevais à Nantes, pas plus épaisses qu'une simple lettre : *Amis les anges* de René-Guy Cadou, *Trois Psaumes* de Jean Bouhier, *A toute vapeur* de Robert Le Ricolais. Car Robert Le Ricolais était également nantais et poète. Je devais le rencontrer seu-

D'une berge à l'autre

lement vingt-cinq à trente ans plus tard, à Paris et à Philadelphie, et écrire de nombreux textes sur ses recherches d'ingénieur spécialiste des structures spatiales. Mais là nous anticipons sur mes dérives, dérives d'une berge à l'autre, d'une culture à une autre culture, dérives qui marqueront toute mon existence.

J'aspirais à devenir l'ami de René-Guy Cadou. Je devins celui de Jean Bouhier. On ne choisit pas toujours ses amis ni ses amours. On croit choisir et on est choisi. Bouhier m'assurait qu'il avait envoyé mes poèmes à la censure, que ceux-ci lui plaisaient et que je serais « l'un des premiers à voir le jour dans la première série ». Était-ce vrai ou n'était-ce pas une manière de taper un nouvel adhérent naïf, car il me pressait de bulletins de souscription pour toutes les plaquettes de ses amis ? Je payais, bien sûr, avec mes maigres sous. J'achetais des livres en trafiquant des cartes d'alimentation et Bouhier, qui le savait, me réclamait du thé. Du thé, pour lui, un pharmacien ? Il est vrai que je trouvais du thé, denrée disparue de tous les magasins depuis le début de la guerre, et le vendais très cher dans des arrière-boutiques, au risque de me faire ramasser par la Milice. Mais que ne ferait-on pas pour s'offrir des plaquettes de poèmes !

Jean Bouhier a été mon premier préfacier. Il m'a suivi avec beaucoup d'attention, puis d'affection. Il me conseillait aussi, avec un ton quelque peu paternel (il était mon aîné de douze ans), me

recommandant, lorsque je commençai à vivre à Paris, de faire « attention aux cafés littéraires fort attrayants mais où on perd beaucoup de temps ». « Plus que jamais, me disait-il, il nous faut une “littérature engagée”. » Et il ajoutait : « Ne trahis pas. »

J'eus l'impression que c'est lui qui trahissait la poésie (dans le sens du « déshonneur des poètes », comme l'écrivait l'inaltérable Benjamin Péret^{1*}, lorsqu'il me disait avoir reçu à Rochefort son « cher Ilya Ehrenbourg », fripouille bolchevique avérée. Trahison de la poésie confirmée lorsqu'il vint à Paris, lui aussi, en 1947, pour travailler au service politique du journal communiste *Ce Soir*.

Oui, Cadou n'a pas été l'ami que j'espérais, mais je l'ai néanmoins souvent rencontré, dans ces communs d'un château perdu dans le marais de Goulaine où son affectation d'instituteur l'avait conduit. Il était moins loquace, moins chaleureux, moins camarade que Bouhier, sans doute parce que plus profondément poète, plus sûr de son talent, plus jupitérien. Petit, replet, le visage lunaire, ce Jupiter ressemblait, en fait, plutôt à Cupidon.

De ces quelques après-midi passées avec René-Guy Cadou du côté de Basse-Goulaine, je conserve

* Le lecteur trouvera les notes en fin d'ouvrage.

D'une berge à l'autre

un souvenir émerveillé. De sa voix assurée, convaincante, il me récitait ses derniers poèmes. Parfois, il me lisait du Reverdy. Au mois de mars 1944, il m'annonça, bouleversé, que Max Jacob avait été arrêté par les Allemands et emprisonné à Drancy. On parlait de camps de concentration en Allemagne. On supposait des choses misérables, tragiques. On n'imaginait pas l'enfer.

Et puis, après la Libération, comme tout le monde je vins à Paris. Comme tout le monde, mais pas comme Cadou qui, le 16 avril 1946, m'écrivait de La Bernerie (une si jolie petite plage) : « Je vous souhaite beaucoup de bonnes réussites dans ce Paris que j'exècre et qui ne vaut pas la plus déserte des campagnes. »

Il avait choisi, ou plutôt il avait consenti à vivre dans une campagne peu pittoresque, où son métier d'instituteur l'avait conduit, à Louisfert, éloigné de toute agglomération importante.

Les autres s'étaient pointés à Paris, au grand rendez-vous de la chance, de la gloire, d'un os à ronger, que sais-je ? La brasserie Lipp réunit un moment les poètes de Rochefort autour d'un de leurs aînés, Maurice Fombeure. C'est là que je connus Manoll, arrivé de Saint-Calais, Rousselot venu d'Orléans, Bérumont en permission d'Allemagne où il dirigeait la revue *Verger*... Et il s'opérait, parmi ces poètes « parisiens », une légende de René-Guy Cadou.

Dans un de mes nombreux allers et retours, de Paris à Nantes, je retrouvai Cadou, en 1949, par

D'une berge à l'autre

hasard dans un petit bistrot à tonnelles un peu éloigné de la ville, en compagnie de son ami et éditeur Chiffolleau. Nous passâmes quelques heures ensemble et, comme nous procédions à un tour d'horizon littéraire, il me fit cette confidence qui m'étonna :

– Moi, je serai le Francis Jammes de ma génération.

Avec son front hugolien et sa chevelure angélique, avec sa jeune gloire et mon inexpérience, je voyais Cadou un peu comme un Rimbaud rural. Mais, à la réflexion, sa boutade n'était pas si fausse. Et Louisfert, où il mourut si prématurément en 1951, devint pour quelques poètes un lieu de pèlerinage, comme Hasparren en un autre temps.

Je ne sais comment j'ai pu connaître Julien Lanoë qu'André Salmon appelait « Jean Paulhan de Nantes » (Cadou, lui, l'avait rencontré par Manoll et me chargeait souvent de lui transmettre ses amitiés). Dans l'intelligentsia nantaise, Julien Lanoë représentait tout ce qu'il y avait de plus prestigieux. Issu du milieu opaque de la grande bourgeoisie intellectuelle, ce dilettante avait fondé et financé, dès 1925, une revue dont le titre lui avait été proposé par Jean Cocteau : *La Ligne de cœur*. Jusqu'en 1928, cette revue avant-gardiste publia des textes de Georges Hugnet et de Jacques Maritain, de Max Jacob et d'André Salmon, de

D'une berge à l'autre

Supervielle et de Pierre Reverdy. Plus tard, il avait été le premier préfacier de Maurice Fombeure (*Silence sur le toit*) et l'un des premiers, sinon le premier, à publier des poèmes de René-Guy Cadou dans sa nouvelle revue : *Sillages*, « Cahiers de l'Arcture ». Ce dandy, cet homme élégant, d'une extrême amabilité, m'a souvent reçu avec beaucoup d'affection dans son hôtel particulier du boulevard Delorme. Comment a-t-il pu apercevoir dans ce petit prolo buté, timide, mal vêtu, qu'il accueillait avec tant de prévenance, les prémices de dons littéraires ? Je retrouve une lettre de Julien Lanoë, datée du 10 février 1944 : « Il y a certainement en vous une vocation. C'est le principal, mais aussi, c'est alors que les difficultés commencent. »

L'extravagance de cette rencontre était si grande que, vingt-cinq ans plus tard, auteur connu, et notamment très connu et reconnu à Nantes, une dame « de la haute », chez qui ma mère travaillait comme ravaudeuse, lui demanda un jour : « Mais comment votre fils peut-il avoir rencontré M. Julien Lanoë ? C'est un homme de la grande bourgeoisie ! »

Je dois dire que si cette attention de Julien Lanoë m'étonne et m'émeut aujourd'hui, lorsque j'avais dix-neuf ans elle ne me semblait pas du tout extraordinaire. Ce qui me paraissait beaucoup plus étonnant, beaucoup plus merveilleux, c'était

D'une berge à l'autre

d'avoir pu approcher « le Prince des poètes », Paul Fort en personne, venu à Nantes avec sa Tourangelle, le Théâtre Graslin commémorant les cinquante ans de vie littéraire de l'auteur des quarante volumes des *Ballades françaises*. Nous fêtâmes beaucoup Paul Fort, qui nous fêta, nous les jeunes gens épris de poésie. Paul Fort, auquel je trouvais une ressemblance avec le Jules Berry des *Visiteurs du soir*, donc beau diable charmeur, peu avare de dédicaces et de compliments (ça ne coûte rien et ça fait plaisir à ceux qui les reçoivent), Paul Fort qui ne portait plus son grand chapeau de rapin des années 1900, échangé pour un béret noir tiré sur l'oreille qui lui donnait fâcheusement un air d'ancien combattant.

Ce qui me paraissait beaucoup plus étonnant, beaucoup plus merveilleux, c'était, après tant d'années de solitude, d'isolement, d'éloignement de tout milieu intellectuel, de rencontrer à la fois des poètes et des peintres et que l'un de ces peintres devienne mon premier ami, mon frère. Ce qui me paraît beaucoup plus étonnant, c'est que cinquante ans plus tard il soit toujours là, que nous soyons toujours aussi proches, aussi intimes. Je veux parler de James Guitet.

James Guitet était alors élève de l'École des beaux-arts. L'intérêt porté à ses dessins par le médecin de famille l'avait conduit dans ce lieu où il se sentait un peu en effraction. En tout cas, on le lui faisait sentir. Sa famille ouvrière ne le prédestinait pas à une carrière artistique. Les profes-

seurs de l'École des beaux-arts ne le repoussaient pas, mais lui conseillaient néanmoins de postuler à un emploi de dessinateur aux Chantiers de la Loire.

Il avait une folie, comme j'avais la mienne : il voulait être peintre. Nos deux folies allumèrent un si beau feu de joie qu'elles brûlent encore.

A partir de cette amitié avec James Guitet, qui doit dater du printemps 1943, ma vie changea de couleurs. Elle était grise, comme « Nantes la grise », ainsi baptisée par un Nantais dont on ne parle pas, Grandjouan, bourgeois peu convenable puisque caricaturiste anarchiste de *L'Assiette au beurre*, dont je publierai plus tard des dessins. Ma vie se colorera désormais aux couleurs des peintres.

James Guitet était un assez grand jeune homme (douze centimètres de plus que ma taille, mais il est vrai qu'elle est courte). Des lunettes, une chevelure bouclée châtain clair, une pipe au bec. Il avait reçu d'un capitaine au long cours, ami de son père, une pirogue indienne creusée dans un tronc d'arbre, amarrée au bord de l'Erdre. Nous aimions pagayer en remontant la rivière, vers les prairies, les nénuphars et les sous-bois. James emportait sa palette et son chevalet. Je m'efforçais de façonner avec des mots ce qu'il construisait avec ses pinces. Je lui faisais aimer Francis James. Il me faisait aimer Delacroix. A Nantes, nous restions des heures dans les salles du musée des Beaux-Arts, devant *Les Cribleuses de blé* de Courbet,

D'une berge à l'autre

Le Vieilleur de Georges de La Tour et le portrait de *Madame de Senones* d'Ingres. Tout a commencé là, dans cette manière où la peinture s'incarnait dans la passion d'un jeune homme, James Guitet, et la poésie dans la passion d'un autre jeune homme, René-Guy Cadou.

Et un second peintre nantais, que l'histoire retiendra, est arrivé très vite. Au cours de l'été 1945, juste avant mon départ pour Paris, je rencontrai celui qui allait devenir Martin Barré, mais qui s'appelait alors Michel Barré. Je fus frappé par l'esprit moderne des tableaux que Barré me montra dans sa chambre. Il avait déjà un goût résolument tourné vers l'avant-garde. Avec James Guitet, nous parlions de Cézanne, de Gauguin, de Bonnard. Barré, lui, misait sur Matisse et me parlait avec enthousiasme de Léger, de Miró. Mais Barré avait sur nous deux la supériorité d'avoir vécu à Paris, en 1943. Il s'y était rendu à pied (huit jours de marche) et, pendant huit mois, avait logé dans un hôtel de la rue Mazarine, travaillant dans des ateliers libres, afin d'avoir un modèle. Même si Paris, en pleine occupation allemande, n'était guère excitant, il en avait rapporté de quoi faire une exposition à Nantes qui déclencha des rires unanimes. Pourtant, si je m'en souviens bien, ces tableaux postcubistes étaient assez sages et montraient plus de qualités plastiques que de provocations choquantes.

D'une berge à l'autre

Barré possédait à Nantes un bel ensemble de disques et me faisait écouter le jazz New Orleans, Ravel, de Falla. Tout un monde nouveau pour moi. Et il partageait ma passion pour la littérature. Nous discutons autour des *Nourritures terrestres* de Gide, du *Rappel à l'ordre* de Cocteau. Nous nous enthousiasmons pour les romans de Joseph Conrad, de Gorki, de Giono, de Ramuz, pour *Moby Dick*, pour *L'Apprentissage de la ville* de Luc Dietrich, pour *Voyage au bout de la nuit* de Céline.

Fils d'architecte, Barré (Michel) montrait un goût très vif pour l'architecture. Sans doute est-ce lui qui me parla pour la première fois de Le Corbusier. Nous avons tous les deux vingt et un ans. Très maigre, avec une chevelure abondante, d'une démarche extrêmement lente, comme mesurée, il s'arrêtait pour vous regarder de ses yeux noirs perçants, toujours un peu ironique, fumant sans arrêt des cigarettes mal collées qu'il roulait lui-même.

Guitet d'abord, puis Barré, me rejoindront à Paris. Nous les retrouverons tout au long de ces mémoires. Mais à mes débuts à Paris, Nantes encore me prendra par la main. Comme j'étais parti pour la capitale avec, pour seul viatique, le peu d'argent fourni par la vente du vieux vélo de mon père, sans logement, sans travail, sans amis, quelqu'un à Nantes (je ne sais qui ?) me recommanda à un très jeune journaliste radiophonique qui disposait d'une émission prestigieuse : « La Tribune de Paris », antécédent de ces émissions

D'une berge à l'autre

de débats et de controverses dont le succès n'a fait que grandir.

Il s'appelait Paul Guimard. Pourquoi ce fils de bourgeois nantais, aux débuts parisiens si brillants, marié alors à une délicieuse actrice qui jouait *La Sauvage* d'Anouilh, m'accueillit-il aussi chaleureusement ? Je m'en étonne encore. Pourtant, dans mes premières années parisiennes, où j'étais si démuni, Paul Guimard, non seulement me reçut chez lui, porte Dauphine, souvent à dîner, mais s'acharna à me trouver du travail de journaliste. Tout échoua, sauf les piges qu'il réussit à me faire obtenir à la radio pour des productions littéraires sur la littérature prolétarienne. Et il m'invita même à discourir à sa célèbre « Tribune de Paris ».

Nous venions de milieux sociaux trop différents pour que cet accueil, si affectueux, puisse se muer en solide amitié. Paul Guimard n'était mon aîné que de trois ans, mais sa précoce réussite, sa prestance, son physique avantageux, me donnaient l'impression qu'il était beaucoup plus âgé que moi. Il l'était plus en effet, de par ses études, ses connaissances, ses relations. Il avait bien sur moi au moins vingt ans d'avance. Cette avance l'a conduit jusqu'à l'Élysée, conseiller et ami du président de la République. Nous nous sommes perdus en cours de route.